

I. Elian Cuvillier

Entre communion et séparation, l'espace d'une collaboration possible ?

Comment s'ouvrir un chemin vers l'Autre ? Je proposerai ici deux concepts médiateurs : d'*écart* et d'*entre*. À la différence de la différence, qui reste à la remorque de l'identité, l'*écart* est fécond en ce qu'il est exploratoire, aventureux, et met en tension ce qu'il a séparé. De là que ouvrir un « écart », c'est produire de l'« entre » ; et que produire de l'« entre » est la condition pour promouvoir de l'« autre ». Car dans cet *entre*, que n'a pas pensé notre pensée de l'Être, s'intensifie la relation à l'Autre qui se trouve ainsi préservé de l'assimilation à soi. Ce n'est donc pas à partir du semblable, comme on voudrait le croire, mais bien en faisant travailler des écarts, et donc en activant de l'entre, qu'on peut déployer une *altérité* qui fasse advenir du *commun*. Un *commun* effectif est à ce prix. Qu'on s'en souvienne aujourd'hui où le danger d'assimilation, par temps de mondialisation, partout menace.

François Jullien, *L'écart et l'entre*, Paris, Galilée, 2012, 4^e de couverture

Entre la perspective d'une communion qui semble s'éloigner et le risque d'une séparation que certains envisagent, quel avenir pour la FPF ? Le fossé est-il désormais tel qu'il faut acter le fait qu'il est devenu infranchissable, qu'il l'a peut-être toujours été mais qu'on s'est menti depuis le début ? Concéder, en somme, que l'écart est trop grand pour continuer à cheminer ensemble.

A moins que... A moins que, prenant acte de l'écart mais l'envisageant sous une autre perspective que la séparation, on pose que cet écart, certes infranchissable, n'en crée pas moins un espace entre deux postures, deux positions. Et que l'on peut circuler d'un point à autre de cet espace enfin reconnu et assumé. Que cet écart, on peut non pas le franchir mais circuler en son intérieur de façon intelligente et constructive. Bref, penser l'espace créé par cet écart, ensuite l'explorer et enfin l'habiter. Voilà l'hypothèse que je me propose de déplier dans les quelques lignes qui suivent.

1. PENSER L'ESPACE

Penser l'espace entre les uns et les autres à l'intérieur de la FPF c'est prendre acte de l'écart qui existe entre, d'un côté le monde luthéro-réformé et de l'autre le monde évangélique, tout particulièrement sur la question du rapport aux Écritures. Je pose donc comme hypothèse de départ que, à l'intérieur de la FPF, les uns et les autres se réfèrent — avec plus ou moins de souplesse — à l'une ou à l'autre aux deux extrémités de cet écart. Concrètement cela signifie

qu'entre ces deux extrémités existe un espace, certes irréductible, sur lequel chacun circule en se rapprochant plus ou moins de l'extrémité du bord auquel il se réfère (et ainsi selon les moments ou les personnes se rapproche ou s'éloigne du bord de l'autre).

Si l'on tente de penser cet espace, un premier constat doit être fait : cet écart entre deux extrêmes — et l'espace qui existe entre eux — est aussi ce qui fait unité en regard du catholicisme. Sur la question du rapport aux Écritures, en effet, les deux modèles luthéro-réformé et évangélique, par ailleurs difficilement conciliables, ont cependant en commun de postuler une compréhension spécifique de l'autorité de la Bible en regard de l'articulation Bible et Tradition dans l'église catholique. Creusons un instant ce point qui a à voir avec la question de l'interprétation des Écritures au cœur des débats actuels au sein de la FPF.

En quoi consiste l'acte d'interpréter le texte biblique ? Quel est le geste requis ? Plusieurs modèles se présentent à nous. Et nous ne sommes pas toujours conscient de celui ou de ceux que nous faisons fonctionner (et parfois nous en faisons fonctionner plusieurs ensembles). Pour l'heure, je propose d'en identifier trois (mais il y a en bien d'autres — le judaïsme et l'Islam en particulier font fonctionner des modèles différents et, on va le voir, notre société, à son insu, en fait aussi fonctionner un). Ces trois modèles sont les suivants :

- L'herméneutique de la *traditio* (essentiellement catholique) : le texte biblique a une autorité première et fondamentale en ce qu'il est reçu comme l'élément d'un édifice dont il est la première pierre. Le texte biblique est en effet considéré comme une « strate » fondatrice sur laquelle d'autres (la tradition) vont venir se déposer qui ne sont pas différentes mais « l'augmentent » (au sens : augmentent le potentiel de sens contenu dès le départ). Un processus d'élaboration dogmatique dont l'autorité est reconnue va pouvoir se mettre en œuvre sous l'autorité d'un magistère ecclésial.
- L'herméneutique de la *restitutio* (essentiellement évangélique) : la Bible est l'autorité première et unique et la tradition peut et doit constamment être interrogée et réformée par elle. Elle est perçue comme contenant une vérité immuable à mettre en lumière et à laquelle il s'agira de se conformer. Il s'agit donc de fixer le sens du texte biblique (plus exactement de trouver le sens « fixe » du texte), un sens qui fasse référence afin que le croyant et l'Église puissent conformer leur existence avec les données et les attitudes reconnues dans la Bible comme normatives indépendamment du contexte historique.
- L'herméneutique de la *reformatio* (essentiellement la Réforme magistérielles) : là encore, le texte biblique est l'autorité première et unique et la tradition peut et doit constamment être interrogée et réformée par celui-ci. Il ne s'agit pourtant pas de répéter une vérité immuable contenue dans le texte. Il s'agit de discerner où se dit l'Évangile (au sens de la Bonne Nouvelle du salut en Jésus-Christ) dans le contexte historique du texte biblique puis tenter de le formuler dans un nouveau contexte. Cela peut conduire, dans une situation historique différente, à ne pas agir de la même manière que les contemporains du NT.

2. EXPLORER L'ESPACE

2.1. Le monde dans lequel se vit ce rapport aux Écritures

Le croyant vit dans un monde spécifique dont il convient d'interroger l'herméneutique, c'est-à-dire la façon dont il se situe par rapport aux multiples traditions dont il hérite (et la Bible en fait partie). Je définirai ce modèle herméneutique comme post-moderne¹. Cela signifie : aucun texte fondateur, aucune tradition ne peut prétendre faire autorité. Chaque société, chaque groupe humain et, au final, chaque individu est (ou devrait être) en capacité de juger avec sa rationalité et sa subjectivité de ce qui fait autorité pour lui, peut-être même provisoirement. Il s'agit le plus souvent de créer *ex nihilo* une éthique sur d'autres bases que celles de traditions considérées comme caduques. C'est la tentation individualiste postmoderne. Elle consiste à s'auto fonder.

2.2. Les trois « éléments » de la vie chrétienne

Dans ce cadre qui est le nôtre, il s'agit encore et toujours de témoigner de notre foi : un impératif et une difficulté. Impératif pour le croyant, invité à rendre compte auprès de ses contemporains des convictions qui sont les siennes (cf. 1 P 3,15). Difficulté dans la mesure où il s'agit de soutenir la pertinence de la foi chrétienne dans un monde que l'on dit non seulement « postmoderne » mais encore « postchrétien ». *Christ, Seigneur, fils de Dieu, Dieu unique et trinitaire, résurrection, salut, perdition, péché, grâce, repentance, pardon, justification, sanctification, jugement dernier*, etc. : que peuvent bien signifier pour l'homme du XXI^e siècle ces notions centrales de la foi chrétienne ? Non pas que notre monde contemporain soit devenu étranger à toute forme de langage religieux. Il ne cesse au contraire de proposer des croyances plus ou moins irrationnelles, déjouant les pronostics de ceux qui, au siècle dernier, imaginaient que la modernité allait faire disparaître la pensée magique. La question se pose plutôt de la façon suivante : sur un marché du religieux plus que jamais foisonnant à l'heure d'Internet, comment rendre compte intelligemment de la foi chrétienne, sans la réduire à un « produit » de consommation parmi d'autres ? S'agit-il de sacrifier la raison au profit d'un monde surnaturel plus ou moins rassurant ? Où, au contraire, la foi offre-t-elle une intelligence de notre réalité en dialogue avec la culture et la science ? Bref, qu'est-ce donc que « croire » ? Plus exactement, que met en branle l'acte de croire ? En fait, il s'agit de tenir ensemble trois éléments.

Le premier de ces éléments est la foi elle-même à comprendre ici comme la relation vivante que le croyant entretient avec le Christ (la *fides qua creditur* : la foi de celui qui croit). On parlera ici de la subjectivité de l'individu qui expérimente dans sa vie des événements qui ont fait vérité dans son existence de croyant. Le second élément est la théologie c'est-à-dire les constructions et représentations élaborées depuis bientôt 2000 ans et dont nous sommes héritiers (la *fides quae creditur* : la foi en laquelle on croit). On parlera ici de la Tradition ou encore de l'Église comme le lieu où s'élaborent et se discutent les constructions théologiques

¹ Sur l'homme postmoderne, on lira avec intérêt les travaux de Zygmunt Bauman.

liées à l'expérience de la foi. On nommera cet élément, « l'imaginaire » au sens qu'il est constitué des images et des représentations au moyen desquelles on tente de mettre des mots sur l'indicible de l'expérience croyante. Enfin, le troisième élément est constitué par les Écritures comme texte fondateur sans lequel rien ne serait possible dans l'économie de la foi chrétienne. On dira de ce texte qu'il est ce à quoi doivent venir se référer, se confronter et se réformer non seulement l'expérience croyante mais aussi les élaborations théologiques qui en découlent.

Ces trois éléments, je propose de les désigner comme les trois « E » fondamentaux de la foi chrétienne : l'Expérience, l'Église et l'Écriture. Ces trois E doivent absolument tenir ensemble comme des anneaux borroméens² : ils constituent un entrelacs de trois cercles étroitement unis ensembles de telle manière que la suppression de l'un libère les deux autres et défait ainsi le lien singulier qui les unit. Si l'Expérience spirituelle du croyant, isolée de l'Église et de l'Écriture, devient le seul critère autour duquel s'organise la foi, le risque est alors l'hypertrophie d'un « moi » souverain et envahissant dont Blaise Pascal disait qu'il est haïssable car il « voudrait être le tyran de tous les autres » (*Pensées* 455). Si l'Église, comme lieu où se transmettent les différentes manières de rendre compte du contenu de la foi chrétienne, est isolée de l'expérience vivante du croyant ou des Écritures qui régulent l'une et l'autre, le risque est soit la fossilisation de la foi, soit la dérive doctrinaire ou institutionnelle. Si les Écritures fonctionnent toutes seules, comme dans une certaine compréhension dévoyée du *Sola Scriptura*, par exemple quand elles sont séparées des autres *solis* de la Réforme (*Sola Fide, Solo Christo, Sola Gratia et Soli Deo Gloria*), c'est alors le risque, malheureusement bien connue en protestantisme, du fondamentalisme.

3. HABITER L'ESPACE

Cette dernière partie sera brève... parce qu'elle est non pas à écrire mais à vivre ! C'est le projet même de la FPF : habiter modestement mais résolument l'espace constitué par l'écart entre nos façons de concevoir l'autorité des Écritures. Pour cela, il faut tenter de tenir ensemble les trois éléments (Écritures, Expérience, Église) que je viens d'identifier comme structurant la foi chrétienne, et ainsi favoriser une compréhension dynamique de l'existence au sein de la FPF. Pour cela, il faut sans doute qu'un quatrième « E », celui de l'Esprit, vienne vivifier notre vie croyante, communautaire et fédérative en donnant à chacune et chacun le désir d'explorer le chemin d'une collaboration (littéralement : d'un travail commun) avec les sœurs et frères qui ne sont pas du même côté de l'espace créé par nos différences.

Elian Cuvillier
Institut Protestant de Théologie Faculté de Montpellier

² Du nom des armoiries d'une famille italienne du XV^e siècle, les Borromeo, représentées par trois anneaux entrelacés ensembles.